

Citation style

Mondot, Jean: review of: Vincenzo Ferrone, Die Aufklärung. Philosophischer Anspruch und kulturgeschichtliche Wirkung, Göttingen: V&R unipress, 2013, in: Francia-Recensio, 2015-2, Frühe Neuzeit - Revolution - Empire (1500-1815), downloaded from recensio.net

First published:

<http://www.perspectivia.net/publikationen/francia/francia...>



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

**Vincenzo Ferrone, Die Aufklärung. Philosophischer Anspruch und kulturgeschichtliche Wirkung. Aus dem Italienischen übersetzt von Katja Montino, Göttingen (V&R unipress) 2013, 246 S. (Gründungsmythen Europas in Literatur, Musik und Kunst, 7), ISBN 978-3-8471-0160-4, EUR 39,99.**

rezensiert von/compte rendu rédigé par  
**Jean Mondot, Bordeaux**

La réponse fameuse de Kant à la question »qu'est-ce que les Lumières?« n'a mis un terme ni au questionnement ni aux réponses. On peut même dire que les réponses se sont multipliées surtout d'ailleurs depuis la deuxième moitié du siècle précédent, et plus encore depuis que l'on a accroché à cette réponse le commentaire de Foucault qui semble désormais faire partie du texte même de Kant. À se demander si dans quelques siècles, les érudits ne seront pas seuls à savoir quel écart temporel existait entre les deux auteurs.

Vincenzo Ferrone, dont le nom est bien connu des chercheurs dix-huitémistes, en particulier depuis l'ouvrage novateur co-dirigé avec Daniel Roche »Le monde des Lumières«<sup>1</sup> revisite toute la problématique des Lumières dans une synthèse magistrale et double portant sur l'ambition philosophique des Lumières et sur leur inscription historico-culturelle. L'étude se divise en deux parties, deux »leçons«, qui se réfèrent au cours donné par l'auteur sur le même sujet au Collège de France(2005). La première leçon intitulée »Les Lumières des philosophes: réflexions sur la nature double du centaure« se subdivise en sept chapitres consacrés à ce qu'on pourrait appeler »la résonance du projet philosophique des Lumières« de Kant à Foucault et même, audace rare mais justifiée, à Ratzinger/Benoît XVI en passant par Hegel, Marx, Nietzsche et Horkheimer et Adorno, sans oublier Heidegger et Cassirer. La seconde leçon s'intitule »Les Lumières des historiens: la rupture révolutionnaire dans le système de l'Ancien Régime«. Elle se décompose à son tour dans une symétrie toute classique en sept chapitres qui se saisissent successivement du projet des Lumières dans le contexte social, politique et religieux de son élaboration.

Dans le premier chapitre de la première leçon, V. Ferrone revient sur ce qu'il appelle le paradigme du centaure, caractéristique de ce qu'on pourrait nommer aussi »la dualité heuristique des Lumières«. Il faut rendre compte à la fois du message philosophique élaboré au XVIII<sup>e</sup> siècle, et étudier la fortune – comme disaient autrefois les comparatistes d'un auteur – ou, comme on dit aujourd'hui, la réception des Lumières au fil des lectures successives dont elles furent l'objet aux siècles suivants, étant entendu qu'elles ne se laissent pas enfermer dans et par une réception historique en raison précisément de leur normativité transhistorique. Les Lumières, qui jouent un rôle fondateur dans l'invention d'une l'histoire sécularisée, sont, comme le rappelle justement Ferrone, le »laboratoire de la

---

<sup>1</sup> Vincenzo Ferrone, Daniel Roche (dir.), Le monde des Lumières, Paris 1999.

modernité«. Il résume ainsi l'ambition de son ouvrage: »On attend de notre siècle qu'il exécute la tâche difficile de repenser à nouveaux frais les Lumières, d'en suivre les traces et d'intégrer leur signification et leur multiples formes historiques dans le contexte de l'histoire intellectuelle de l'Occident« (p. 21). En tête de ce programme, il place donc Kant et sa réflexion sur l'idée d'une histoire universelle qui récuse la narration historique traditionnelle attachée à recueillir faits et anecdotes au profit d'une recherche du sens de l'histoire universelle, seule capable de révéler les dispositions morales présentes en l'homme et donc les possibilités d'un progrès synonyme d'émancipation. Ferrone note déjà que le terrain de l'émancipation pour Kant est celui de la croyance religieuse. Il faut ou croire ou exercer sa raison. Ferrone reviendra plus loin sur cet aspect fondamental des Lumières.

Au siècle suivant, Hegel va, lui, dénoncer ce combat irréconciliable des Lumières contre la foi et ses institutions, combat générateur de crises et ne pouvant déboucher dialectiquement que sur une combinaison des contraires mais où disparaissent en tant que telles les Lumières. Pourtant, Hegel avait fait dans sa jeunesse l'éloge des Lumières et des philosophes à l'origine de la Révolution. Ferrone rappelle l'exclamation bien connue »Ce fut un splendide lever de soleil!« (p. 41). Mais la suite des événements révolutionnaires allait mettre en œuvre la dialectique de l'histoire et conduire au retour du contraire de la Révolution et des Lumières. Hegel, note Ferrone, apporta pour finir sa contribution à une tradition de critique des Lumières qui dure encre. Il n'empêche que »grâce à lui, les Lumières sont devenues une catégorie fondamentale et universelle de la pensée occidentale et qu'elles sont depuis définitivement associées au débat brûlant sur la conscience critique de la modernité« (p. 42). Au chapitre suivant, Ferrone passe aux lectures assurément dissemblables proposées par Marx et ensuite par Nietzsche. On ne peut ici reprendre le détail des analyses. Les Lumières et leurs conquêtes bourgeoises ne sont pour Marx qu'une étape de l'histoire. Sans doute, la perspective émancipatrice n'était pas étrangère à sa pensée, mais elle prenait d'autres chemins que ceux dessinés par Kant ou Voltaire. Nietzsche pour sa part dénonça tout d'abord dans »La naissance de la tragédie« le socratisme, c'est-à-dire l'esprit rationnel d'analyse, abstrait, l'homme théorique, une sorte de caricature des Lumières, mais revint ensuite sur ce jugement. On sait qu'il dédia »Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres«, au souvenir de Voltaire dont on célébrait cette année-là (1878) le centenaire de la mort. Plus significativement, dans »Aurore. Pensées sur les préjugés moraux«, de 1881, on trouve cette invitation »à porter de nouveau plus loin le drapeau des Lumières – le drapeau avec les trois noms: Pétrarque, Erasme, Voltaire«. Assurément, ce n'était pas des Lumières rationnelles et émancipatrices du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il s'agissait, mais plutôt d'une version paradoxale de celles-ci. Nietzsche empruntait aux Lumières leur critique des morales chrétiennes et de leurs dérivés pour la mettre au service de la volonté de puissance. Ces nouvelles Lumières étaient en contradiction totale avec leur sens historique originel.

Le kantisme cependant n'avait pas disparu et continuait d'avoir d'ardents continuateurs, songeons à

l'école de Marburg et à son plus brillant représentant Ernst Cassirer, sur lequel Ferrone revient dans le cadre de l'affrontement de Davos avec Heidegger. Rompant avec une ligne chronologique stricte, Ferrone intercale auparavant un chapitre qui ne pouvait manquer sur la dialectique des Lumières développée dans les années 1940 par Horkheimer et Adorno. Il reprend ensuite le fil chronologique avec la réception des Lumières par Foucault et par ce que l'on pourrait appeler la mouvance postmoderne. On ne saurait trop saluer l'effort de synthèse qui permet à l'auteur de conjuguer à la fois extension temporelle de l'analyse et approfondissement spécifique de chacune des réceptions.

Le deuxième volet du diptyque se consacre, comme annoncé, à l'étude des Lumières en leur temps. Il ne saurait être question dans ce compte rendu de revenir sur chacun des aspects ou, sans trop abuser de la métaphore lumineuse, chacun des éclairages étudiés. Un des *a priori* les plus justes revendiqué par Ferrone correspond à son souci de dissocier le couple Lumières-Révolution, c'est-à-dire d'étudier les Lumières sans les ramener à leurs conséquences révolutionnaires. *Cum grano salis*, Ferrone applique le principe rankéen selon lequel toute époque est assujettie directement à Dieu. Il faut donc la comprendre dans sa singularité, sans téléologie, indépendamment de son aval ou même de son amont. Or l'originalité première des Lumières, Ferrone le montre dans un chapitre important, réside dans leur combat contre la croyance et surtout contre la religion et ses inscriptions institutionnelles. Ce qui ne veut pas dire qu'on aille jusqu'à l'athéisme, mais les Lumières représentent dans l'histoire des sociétés occidentales un moment décisif de sortie de l'emprise religieuse. Elle s'accompagne d'une recherche de substitution du côté d'une religion naturelle (Lessing) ou d'une religion civile (Rousseau). Cet événement participe de la révolution intellectuelle majeure que diagnostique Ferrone et qui intervient avant la Révolution française. Elle va de pair avec les progrès des sciences et de l'esprit humain dont Condorcet trace le tableau dans son dernier ouvrage.

Ce bref compte rendu ne peut rendre compte de la richesse des points de vue, des remises en perspectives, de la confrontation aussi des positions avec de grandes thèses historiographiques à commencer par celle de Franco Venturi auquel Ferrone rend un hommage appuyé et justifié mais aussi à celles plus proches de nous de Jonathan Israel ou de Robert Darnton. On pourra regretter la trop discrète prise en compte de la perspective habermassienne ou l'absence de référence à des travaux plus récents, tels que ceux d'Antoine Lilti par exemple. Peut-être aurait-on dû aussi utiliser avec plus de circonspection les notions toujours problématiques de »Spätaufklärung« ou d'intellectuel. Mais tout cela ne diminue pas l'intérêt incontestable de l'ouvrage qui assurément fera date et qui à coup sûr mériterait une version française.